

Cap nord de Sandrine Rinaldi

Gérard Grugeau

Numéro 139, octobre–novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25290ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

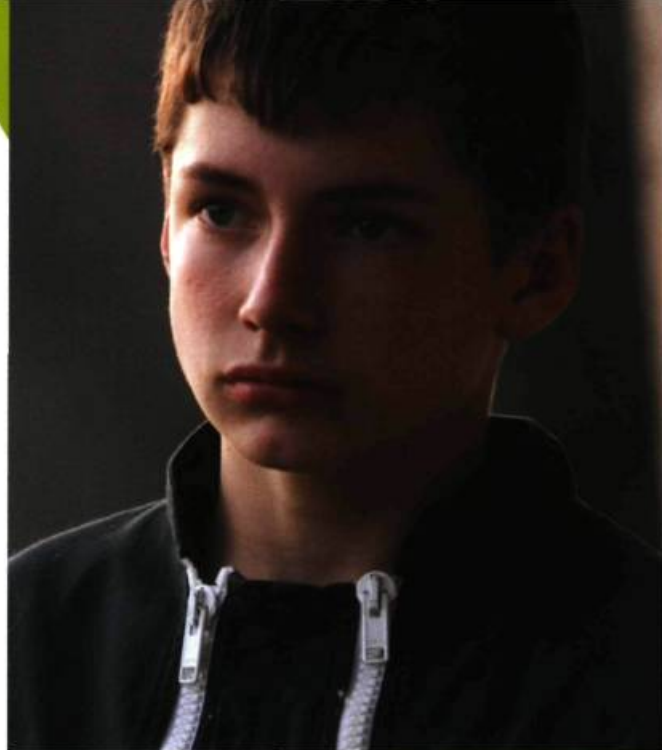
Grugeau, G. (2008). Compte rendu de [*Cap nord* de Sandrine Rinaldi]. *24 images*, (139), 50–51.

L'apprenti

de Samuel Collardey

par Gilles Marsolais

Il faut un certain temps pour apprivoiser ce film qui, sans précaution et sans repère, plonge le spectateur dans un monde qui peut lui sembler déroutant de prime abord autant par l'accent et le niveau de langue utilisé que par le milieu décrit, celui de la paysannerie française en montagne. L'action se déroule dans le Jura français, voisin de la Suisse, plus exactement dans le département du Doubs, région de vallées étroites encadrées dans de hautes falaises, au climat rude et humide : une autre donnée que le film ne cherche pas à occulter. Mais le jeu en vaut la chandelle. On accède à ce monde en suivant le parcours d'un jeune ado (Mathieu Bulle) parachuté dans une famille pour y apprendre à la dure le métier d'agriculteur. Ce stage sur le terrain, échelonné sur une assez longue période, est pour lui l'occasion d'en apprendre autant sur la vie que sur ce métier qui le motive mais qui lui donne du fil à retordre. Harcelé par sa mère biologique qui ne partage pas son rêve ni le choix de la filière de l'enseignement technique qu'il implique, réprimandé pour son indiscipline par la directrice de son établissement scolaire de rattachement et ramené à l'ordre par la patronne qui l'héberge, insatisfaite de son travail, Mathieu, dont la solitude est accentuée par l'absence de son père qui a pris le large depuis longtemps et qu'il méprise, est, de façon manifeste, surtout à la recherche de lui-même comme on peut l'être à cet âge. Magnifiquement illustrée par la séquence de la luge et quelques moments de confidences et d'abandon – entre hommes –, la notion de filiation s'impose peu à peu. À défaut de trouver le cadre idéal à son futur métier dans cette ferme et au sein de cette famille de paysans, qui vit de peu en ayant fait le choix de « cultiver la terre au lieu de l'exploiter », Mathieu y rencontre un père adoptif, et Paul (Barbier), un fils de substitution. Il



faut voir la profonde tristesse dans les yeux du père au moment du départ (provisoire ?) du fils.

La qualité de ce premier film, à la tonalité juste, réside dans le fait que le réalisateur s'intéresse davantage aux relations humaines qu'à la description du métier d'agriculteur, qu'il se contente de cerner à travers quelques situations clés. Il démontre aussi par la bande, preuves à l'appui, que souvent les résultats scolaires sont loin de refléter fidèlement la réalité et la complexité de l'apprentissage qu'ils impliquent. Par ailleurs, quelques effets de mise en scène plus classique, par exemple les séquences à la guitare, dus sans doute au dispositif du tournage en 35 mm et au désir de « scénariser » ce moment décisif de l'apprentissage, comme pour mieux identifier les étapes cruciales de son évolution, n'entachent pas l'ensemble de l'entreprise ni le résultat final de ce petit film fort sympathique.

Cap nord

de Sandrine Rinaldi

par Gérard Grugeau

Certains détesteront ce moyen métrage singulier tant sa proposition esthétique déstabilise avec un bel aplomb. Une influence s'y impose d'emblée, celle du cinéma faussement empesé de Serge Bozon (*Mods, La France*) qui en avait ravi plusieurs l'an dernier au FNC. Il serait pourtant dommage de ne pas descendre l'escalier qui ouvre le film pour s'inviter à la soirée dansante que nous a concoctée jusqu'au bout de la nuit la cinéaste Sandrine Rinaldi, en vrai disc-jockey allumé. Alors, « cap au nord », aux antipodes de tout, pour se laisser envahir par la « Northern Soul », cette musique au rythme insistant, née dans



Dernier maquis

de Rabah Ameer Zaïmeche

par Helen Faradji

Le décor est sinistre : une zone industrielle sans éclat, perdue quelque part dans les coins reculés d'une banlieue parisienne. Le soleil a beau briller, le ciel reste désespérément gris. Les hommes, eux, n'ont pas le loisir de se soucier du temps qu'il fait ou de la joliesse de leur environnement. Ils travaillent. Ils n'ont pas le choix. Transportant des palettes ou réparant des poids lourds pour le compte de leur patron, Mao, ils s'échinent, trouvant parfois dans les liens qu'ils entretiennent avec leur petite communauté d'exclus de quoi adoucir leurs journées. Tout irait (presque) pour le mieux si Mao, pour amadouer ses troupes, ne décidait de leur construire une mosquée. Mais également d'en désigner, tout à fait arbitrairement, l'imam. Pour plusieurs de ses employés, mal payés et travaillant dans des conditions déplorables, c'est la goutte qui fait déborder le vase. La précarité des rapports humains, la religion comme opium des travailleurs et bien sûr l'immigration comme terreau de toutes les injustices constituent les trois piliers autour desquels le cinéaste français d'origine algérienne Rabah Ameer-Zaïmeche (qui interprète également Mao) construit ce *Dernier maquis* aux accents ouvertement révolutionnaires. Des discussions animées d'ouvriers au rouge vif des palettes qu'il utilise comme limites d'un espace où se rejoue une énième variation de la lutte des classes, le cinéaste impose en effet, mais sans jamais le souligner, un sous-texte politique extrêmement fort. Ce sous-texte traversait déjà les deux premiers volets

de sa trilogie (dans la banlieue observée dans *Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe ?* en 2002 et dans le retour au pays de *Bled Number One* en 2005), mais il s'affirme ici encore davantage, avec une force rugueuse et âpre impressionnante. Entre approche documentaire aiguisée et constat social lucide, traversé par quelques jolies pointes d'humour et de poésie, ce film brut et militant, chaleureusement accueilli lors de la dernière Quinzaine des réalisateurs à Cannes, procède encore par touches quasiment impressionnistes pour faire vivre au plus près ce monde en marge. Extrêmement rigoureuse, malgré son apparente simplicité, la mise en scène se déploie alors sans effet inutile ou sophistication précieuse pour dire avec une sincérité touchante une France singulière et surprenante. Ce regard novateur et sans faux-semblant, démolissant sans bruit plusieurs images d'Épinal est, entre autres, une des plus belles qualités du *Dernier maquis*.



le nord de l'Angleterre à la fin des années 1960. Dépaysement garanti : une heure de musique ininterrompue pour cette nuit pas comme les autres, traversée de personnages lunaires qui dansent en ligne ou enfermés dans leur bulle en s'assénant des répliques platement prosaïques ou lourdement littéraires pour tromper la morosité du temps qui passe, le désarroi des âmes en souffrance. Des thèmes émergent et s'entremêlent au fil de ces répliques qui forment comme une triste chorale des cœurs abusés, même si un humour tendre et distancié grince parfois aux entournures pour alléger le propos. Libre à chacun de retenir ce qu'il veut de ces conversations éparées : les échos d'une jeunesse délaissée par le pouvoir politique, les chausse-trappes du langage, la perte des illusions après les grandes espérances, la guerre des sexes, la nostalgie de la fusion, ou la douleur des amours mortes. Plus proche de nous qu'il y paraît, tout ce beau monde semble avoir perdu le nord et cherche celui ou celle qui

l'aidera à le retrouver. La beauté d'un amour naissant pourrait bien être la boussole salutaire pour redonner un sens à la vie, car comme nous le suggère fort joliment Sandrine Rinaldi, «la beauté n'est qu'en peau profonde». Et bien sûr, le cinéma est à l'image de l'amour, obscur objet du désir, source intarissable de beauté, vertige des formes, saturation des sens. La beauté est toujours un territoire miraculeux qui se déploie devant nous et va bien au-delà de ce que les yeux peuvent discerner. Ici, un homme amoureux quitte cette nuit saturée de musique pour se fondre dans le jour qui se lève et la ville qui s'éveille. *Cap Nord* ouvre alors sur un beau moment de cinéma où le réel s'engouffre à pleins poumons. L'homme prend son quart de travail devant une usine. Il monte la garde, il surveille, il fait les cent pas. La caméra s'en approche et s'en éloigne. Jamais le présent n'a jamais été aussi porteur d'avenir. Jamais l'aiguille de la vie n'a semblé aussi aimantée sur le nord magnétique.